

Gauvreau, Danielle, Gregory, Joel, Piché, Victor, Kempeneers, Marianne (Ed.) *Démographie et sous-développement dans le Tiers-Monde*. Montréal, Center for Developing Area Studies, 1986, 318 p.

J.C. Willame

Volume 19, Number 2, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702348ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702348ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Willame, J. (1988). Review of [Gauvreau, Danielle, Gregory, Joel, Piché, Victor, Kempeneers, Marianne (Ed.) *Démographie et sous-développement dans le Tiers-Monde*. Montréal, Center for Developing Area Studies, 1986, 318 p.] *Études internationales*, 19(2), 368–369. <https://doi.org/10.7202/702348ar>

copie, le rattrapage ». L'acceptation de ce pluralisme, tout en se concrétisant au plan des réalisations économiques, devrait enrayer « la crise de la civilisation » dans laquelle, d'après l'auteur, nous serions en train de nous enfoncer.

On peut sans doute regretter qu'entre l'économisme, qu'il rejette, et le pluralisme, qu'il prône, l'auteur aborde très peu, ce qu'il est convenu d'appeler, le politique, même s'il considère, en conclusion, que « le paradoxe du contexte d'incertitude que nous connaissons aujourd'hui, c'est l'urgence d'une réflexion politique à long terme, comparant les intérêts de longue échéance et les pouvoirs capables de les promouvoir; c'est aussi la possibilité de mettre sur pied de telles stratégies politiques à long terme, ne serait-ce que parce que nous sommes capables aujourd'hui de rassembler l'information sur les enjeux réels de telles stratégies. (...) Comment croire qu'il n'y aura pas des groupes, des collectifs, des organisations pour se saisir de ces enjeux, conclure les alliances nécessaires, et entreprendre peu à peu la construction d'un monde moins absurde? » Ce ton pessimiste empreint l'ensemble du livre. Peut-il en être autrement? Il faut aussi souligner que le titre de l'ouvrage n'est pas des plus heureux, ne serait-ce que parce que « le tiers-mondisme » lui-même n'apparaît guère ou en tout cas n'est pas rigoureusement défini.

Marie-Blanche TAHON

*Département des communications
Université du Québec à Montréal*

GAUVREAU, Danielle, GREGORY, Joel, PICHÉ, Victor, KEMPENEERS, Marianne (Ed.) *Démographie et sous-développement dans le Tiers-Monde*. Montréal, Center for Developing Area Studies, 1986, 318 p.

Dans la croyance populaire, la surpopulation a traditionnellement été vue comme une cause essentielle des problèmes de sous-développement et de pauvreté dans le Tiers-Monde. Comme le soulignent les auteurs de

l'étude, certains travaux ont contribué et contribuent encore à alimenter une interprétation réductrice de la véritable situation démographique des pays en voie de développement. L'exemple le plus patent est sans doute le taux élevé de fécondité — « ces gens-là font trop d'enfants » — qui conduit les gouvernements, des fondations privées et des organismes internationaux à encourager sinon à contraindre les PVD à réduire les naissances.

L'ouvrage de D. Gauvreau, J. Gregory, M. Kempeneers et V. Piché est né d'une volonté de rupture par rapport à ce type de croyance, à ce genre de réduction.

Les premiers chapitres sont consacrés aux cas africains. Gregory et Piché, rejetant toute analyse simplifiée, s'efforcent d'articuler le mode de production ancien basé sur la communauté domestique et le mode de production capitaliste actuel. Ils démontrent que la stratégie du second encourage les ponctions de main-d'oeuvre en milieu rural (domestique) lesquelles induisent les communautés à accroître leur force de travail « perdue ».

Saint-Pierre, Gregory, Simons et Lasonde s'inspirent de cette problématique qu'ils appliquent aux stratégies migratoires en Haute-Volta et au Maroc.

Dans un intéressant chapitre consacré au Niger, Gervais rompt avec une tradition classique qui vise à mettre la sécheresse au premier rang des crises intermittentes que connaissent les pays sahéliens et montre que cette calamité naturelle n'est qu'un catalyseur qui exacerbe des conflits déjà existants dans la société nigérienne.

Trois autres chapitres sont consacrés aux rapports entre fécondité et classes sociales en Amérique centrale (Guadeloupe, Costa-Rica, République Dominicaine). Ici, le sous-développement signifie qu'une large fraction de la force de travail se trouve doublement exclue: exclue de la production familiale et exclue de la sphère capitaliste qui ne peut l'absorber. Sur le plan démographique, on note des attitudes plus typées et propres à un mode de production capitaliste déjà institué: augmentation de la natalité dans les classes pauvres,

diminution de la fécondité au sein des couches bourgeoises.

L'ouvrage se termine sur deux textes plus théoriques : le premier porte sur la Chine où Legoux examine la ligne maoïste élaborée en matière démographique dans la Chine de 1947 ; le second constitue une réflexion théorique pour une problématique matérialiste de la reproduction humaine et une critique du discours tiersmondiste dans les années 60 et 70, discours jugé trop fonctionnaliste et trop ethnocentriste dans son appréhension de la « transition démographique » à la périphérie.

Si l'on peut féliciter les auteurs pour avoir montré que les réalités démographiques sont complexes et ne sont pas régies par des lois univoques dans la mesure où elles sont intrinsèquement liées à des rapports sociaux, l'étude nous paraît toutefois traversée par certaines simplifications. Ainsi, pour l'Afrique, il ne nous semble pas avéré que la main-d'œuvre rurale est une réserve inépuisable où le capitalisme peut puiser en imposant de très bas salaires. Un certain nombre d'études ont démontré qu'en termes de productivité et de salaires, le continent africain n'est pas compétitif par rapport à l'Asie par exemple. Par ailleurs, il y a suffisamment d'indices qui tendent à prouver qu'en matière de revenu, le véritable « sous-prolétariat » en Afrique est localisé dans les couches subalternes de la fonction publique urbaine qui sont contraintes à pratiquer des systèmes de survie, et non pas dans celles des salariés des entreprises agro-industrielles (ou industrielles) dont plusieurs rencontrent aujourd'hui beaucoup de difficultés de recrutement dans le monde rural.

On peut également regretter que les auteurs, très attachés à la défense d'une théorie matérialiste et marxisante, n'aient pas suffisamment attaché d'importance aux facteurs psycho-anthropologiques dans les comportements démographiques. Pour reprendre à nouveau l'exemple de l'Afrique, il n'est pas évident que la fécondité élevée que l'on y observe soit « non seulement rationnelle mais essentielle au maintien de la survie économique de la communauté domestique ». Certaines enquêtes parmi des groupes de population à taux de natalité élevés (par exemple au

Rwanda) paraissent démontrer que les naissances de plus en plus rapprochées coexistent avec une crainte, souvent justifiée, de la croissance de la mortalité infantile elle-même induite par les très mauvaises performances des services de santé. En d'autres termes, l'élément déterminant dans le comportement « nataliste » de la communauté familiale n'est sans doute pas « avoir des enfants pour survivre » mais bien « avoir des enfants qui survivent ». On songe ici à une réflexion de J.C. Chesnais : « le recul de la mortalité (et non l'augmentation de la fécondité) allonge l'horizon économique des individus. Il diminue l'incertitude. Quand des ménages ont des enfants en bas âge et ne peuvent pas compter de façon sûre sur la survie de ces enfants, ils ne font pas d'efforts pour leur formation parce que c'est un pari risqué. Les couples commencent donc à investir à partir du moment où ils ont des garanties sur le futur, c'est-à-dire lorsque le pronostic de survie de leur descendance est assez grand » (« La baisse de la mortalité, un moteur du développement », in *Santé, médicaments et développement. Les soins primaires à l'épreuve des faits*, Publications de la Fondation Liberté sans frontières, Paris, 1987).

J.C. WILLAME

CEDAF, Bruxelles

GREELEY, Martin, *Postharvest Losses, Technology, and Employment: The Case of Rice in Bangladesh*. Boulder and London, Westview Press, 1987, 363 p.

Nonobstant le titre ennuyeux de ce livre — qui fait surgir dans l'esprit des images de silos de stockage — il s'agit d'un des livres les mieux réalisés, documentés et organisés que j'ai lus jusqu'ici.

Dès la première page, l'auteur avance la thèse que l'analyse des effets de l'introduction d'une nouvelle technologie post-récolte dans les pays économiquement moins développés n'est pas aussi simple que l'on croyait, que les « vérités reçues » ne sont pas nécessairement vraies, et que chaque cas constitue tout un système qui doit être analysé dans son contexte socio-économique propre. En effet, ce livre